

25

N° 117. M. Amelot au marquis de la Chétardie.

Versailles, 30 novembre 1741.

Je vous ai déjà marqué ci-devant, m., que les fréquentes visites de m. Dalion à l'ambassadeur turc étaient suspectes à la cour où vous êtes, et m. le prince de Cantemir m'avait paru si bien instruit des matières qui s'y traitaient, que j'avais appréhendé que cet ambassadeur ne fit mauvais usage des avis que vous aviez soins de lui faire donner secrètement. En effet je vois qu'il se conduit avec vous à peu près comme les ministres de la Porte avec m. de Castellane; ils se plaignent des moscovites; ils prétendent que c'est entre la Russie que suivant les apparences schach-Nadir tournera ses armes; ils conviennent de l'utilité dont est pour eux l'alliance de la Suède; mais ils n'en vont pas moins leur train, et la convention finale a été signée à Constantinople dans le même temps que l'ambassadeur turc en signait une autre à peu près pareille à Pétersbourg, et je ne vois pas pourquoi cet ambassadeur trouve tant à redire à cette dernière convention puisque les deux sont presque entièrement semblables. Quoi qu'il en soit m. le prince de Cantemir a renouvelé ses plaintes contre m. Dalion et a demandé formellement qu'il fût rappelé, et m. le cardinal a jugé devoir se prêter à cette demande pour ne pas autoriser par son refus les soupçons de m. le comte d'Osterman. Ainsi s. é. souhaite que vous fussiez connaître ses intentions

L. b.

?  
contre

à m. Dalion, afin qu'il s'y conforme au plus tôt en revenant en France. Il sera bon cependant qu'il fasse connaître à son départ à l'ambassadeur turc quelles sont les raisons qui l'obligent à sortir de Russie.

Si vous soupçonnez, m., que le chiffre dont vous vous servez pour les lettres que vous m'écrivez, eût été éventé, vous pourriez y substituer celui que vous avez reçu il y a quelques mois et qui était destiné à m. Dalion en cas que vous ne fussiez pas resté à Pétersbourg.

Je ne veux pas omettre de vous accuser, m., la réception de vos lettres des 21, 24, 28 et 31 du mois d'octobre et des pièces ou mémoires que vous y avez joints/ Je suis etc.

N° 118. Le marquis de la Chétardie à m. Amelot.

St. Pétersbourg, 5 décembre 1741.

Monsieur, dès que je n'ai plus entendu parler jusqu'ici du chevalier de Crespy, il est bien apparent que ce que vous avez mandé à m. de Mondamert, aura fait changer cette destination. Je persiste à croire que son passage, s'il doit avoir lieu, donnera l'éveil et pourra causer de l'embarras. Cependant les objets d'utilité que vous y attachez avec raison, suffisent pour me faire désirer que le chevalier de Crespy arrive incessamment, car dès qu'on convient en Suède que la princesse Elisabeth n'aurait pu sans danger signer la réquisition, et que suivant ce qu'on me marque on n'en est pas moins dans l'intention d'agir conformément à ses vues, il importe beaucoup de prendre enfin des dernières mesures et de se concerter.

Par là-même, si le parti de la princesse n'est pas un être de raison (et c'est ce que je vais approfondir avec soin par la manière dont je la presserai), vous jugerez qu'il serait bien difficile qu'il pût éclater avec prudence, tant qu'il n'est pas à portée d'être secouru. Il en exigerait trop et montrerait pleinement son insuffisance en demandant pour oser se manifester que les suédois fussent à St. Pétersbourg; mais il faut que les choses marchent du même pas, et tandis qu'on peut m'opposer, comme il est vraisemblable, que les suédois n'ont rien fait jusqu'ici, je ne saurais prétendre raisonnablement de ces gens-ci et sans perdre leur confiance, de faire un éclat dont le succès ne peut jamais être moralement assuré, surtout lorsque les suédois ne sont d'aucune sorte en état de leur tendre la main; c'est moins dans ce pays-ci que dans tout autre qu'on peut déterminer des sujets à des partis trop risqués; l'autorité y est très arbitraire, et il est naturel que le plus intrépide, s'il n'est point intimidé par rapport à lui, soit ébranlé et précautionneux, quand il songe que d'un dénouement incertain dépend le sacrifice de sa vie, de ses biens et de sa famille entière jusqu'à la quatrième génération, si elle existait. En me mettant d'ailleurs dans le cas d'essayer ces objections je puis tomber dans un autre inconvénient encore plus fâcheux. J'ai toujours travaillé en écoutant les mouvements de mon zèle et conséquemment à ce que vous m'aviez prescrit à faire sentir à la princesse Elisabeth qu'elle devrait la couronne au roi seul et aux moyens qu'il a employés, de même que son parti serait redoublé du bonheur dont il jouirait sous son règne, à S. M.; c'est aussi sur ces moyens que la princesse fonde ses espérances principales, et le point qui fixe par un juste retour la reconnaissance qu'elle veut par sa conduite en marquer toute sa vie au roi. Pour affirmer ces dispositions et en tirer avantage, il devient donc nécessaire qu'elle compte toujours sur un secours efficace, loin de lui laisser soupçonner que les suédois

attendent du sien plus de facilité dans leur entreprise (elle avait d'eux cette méfiance, en prévoyant l'inconvénient de voir la Suède se prêter à la situation du présent gouvernement et qu'elle en serait la victime). Dès là la méthode que j'ai suivie me semble d'autant plus la meilleure en tant que vous l'approuvez, que si le parti de cette princesse croit pouvoir opérer, ou avoir opéré la révolution par son propre poids et ses seules forces, il serait plus difficile de mener les choses au terme qui intéresse si essentiellement les vues de la Suède.

M. de Mondamert, en me renouvelant récemment que faute de mesures préalables il ne serait pas possible que le duc de Holstein parût cette année ni en Suède, ni à l'armée suédoise, m'ajoutait qu'on estimait convenable d'insinuer sourdement aux soldats russes que ce prince était en Finlande vu l'impression favorable qui pourrait résulter de leur crédulité. La princesse à qui j'en rendis compte se montra aussi résignée que la première fois que je lui en avais parlé; elle n'opposa rien aux considérations qui retenaient la Suède, et me chargea de faire savoir au comte de Gyllenberg, qu'elle s'en remettait à lui sur l'usage à faire de la vue qu'elle avait eue relativement à son neveu pour le bien de la cause commune dès que cela serait praticable; qu'elle avait déjà prévenu d'elle-même ce qu'on souhaiterait qu'il fût inspiré aux soldats russes; qu'elle continuerait à le faire; mais qu'il serait important que l'armée suédoise répandît secrètement parmi celle de la Russie le même bruit.

On vous aurait donné de faux avis, si on vous avait assuré que les troupes que cette cour a employées, n'ont manqué de rien, et qu'elles ne paraissent pas appréhender leurs ennemis. J'ose avancer (et j'en prendrais à témoin toute l'armée russe, si elle était en lieu où elle pût s'expliquer sans contrainte) que le pur nécessaire ne lui a pas été fourni, et qu'à l'exception du peu de farines et de gruaux qui se trouvaient dans les magasins de Wibourg, le soldat a été forcé de mendier pour sa subsistance. Tout cela ne fait pas ici à la vérité un point de considération, parce qu'on n'y compte pour rien la perte des hommes, vu que le pays les livre et qu'on ne songe jamais qu'il est moins peuplé qu'un autre. L'appréhension qu'on dissimule n'existe pas moins, et jusqu'aux généraux qui ont plus d'intérêt que qui que ce soit à la cacher, s'attendent à être battus la campagne prochaine, si les suédois peuvent se porter en forces. C'est par le même principe que j'inferes des conférences que le général Keith, qui est reparti, a eues, qu'on tâchera cet hiver de faire quelques tentatives, peu considérable en soi, mais dont on fera grand bruit, si elles succèdent heureusement, pour ranimer le courage et inspirer plus de confiance. La fermeté du comte d'Osterman ne va pas plus loin; il voit de trop près le danger pour se le déguiser, et son habileté consiste dans le soin d'en dérober la connaissance aux

autres. Les moyens impraticables ailleurs qu'il a pour y parvenir, n'affaiblissent point le respect que m'inspirent sa sagesse et sa prudence; mon devoir me prescrit seulement de me tenir sur mes gardes, parce que la politique de ce ministre roule principalement sur deux pivots; l'un d'en imposer à la faveur d'un grand nombre d'émissaires bien payés répandus au-dedans et au-dehors dont le langage et le maintien doivent être d'ordinaire suspects; l'autre qui gagne du temps pour si peu que ce soit, a gagné plus de la moitié de l'affaire qu'il a à terminer.

Il semblerait que le roi Auguste pour être trop accoutumé à subir le joug des russes, ne serait pas encore parvenu au point de s'en soustraire ou que le comte d'Osterman peiné avec raison du rôle humiliant que joue la Russie aujourd'hui et de la voir entièrement mise à l'écart sur toutes les affaires de l'Europe, aurait compté sur le dévouement de la cour de Dresde pour y faire faire avec succès certaines insinuations. Le secrétaire de légation de Saxe est venu me remettre des exemplaires imprimés de sa patente et des raisons que son maître a rendues publiques. Il m'a appris en cette occasion que m. le maréchal de Belleisle avait dû en partant de Francfort se rendre en droiteure à Dresde, et que m. le comte de Podewils s'y serait trouvé pour le temps de son arrivée afin de concerter ultérieurement et avec plus de précision les opérations de la campagne. Je sus encore par lui que le roi d'Espagne ayant été invité au traité y avait accédé, et que l'électeur de Bavière s'était chargé de faire faire la même invitation au roi d'Angleterre. Il m'ajouta que le roi de Pologne, électeur de Saxe était dans l'intention de proposer que la Russie fût aussi invitée sur le pied d'une pacification générale. „Mais à quel titre“, lui répondis-je incontinent étonné d'une pareille nouveauté, „la Russie pourrait-elle être invitée? Le roi catholique a des prétentions sur la succession d'Autriche, le roi d'Angleterre est électeur du saint empire et cette cour n'a aucun motif pour se mêler des affaires de l'Allemagne; elle est assez disposée à s'en faire accroire sans lui en fournir de nouveaux sujets, et le mieux à mon avis est de la laisser dans son cul-de-sac démeler comme bon lui semblera la fusée avec ses voisins“. „Le roi de Pologne“, reprit le secrétaire de Saxe, „dont les intentions sont toujours sincères et droites, n'a voulu que se montrer fidèle allié de la Russie et le lui faire connaître, car c'est des autres qu'il dépendra de l'admettre, et mon maître se bornera uniquement à le proposer“. Je lui témoignai pour le moins gêner que j'étais persuadé qu'on concourrait volontiers à cette vue, dès que cela ferait plaisir au roi de Pologne, si des considérations trop puissantes n'y portaient point obstacle. „Vous aurez, sans doute“, continuai-je, „fait part de tout ceci

Manuscrit M. Grammont  
57  
L'a

pour Impératrice de Toutes les Russies. Tous les grands et petits lui prêtèrent serment étant sur un trône qui n'a jamais été si brillant que depuis quelle s'y est assise. Notre maître n'a pas été des derniers à l'aller féliciter; elle lui a parlé une demi-heure si distinctement et si gracieusement que chacun l'admirait. Si je n'avais pas pris de sage précaution de lui baiser la main deux fois deux jours auparavant, je craindrais de n'avoir plus ce bonheur, tant elle est accablée à la donner à baiser. Je crains qu'on ne la lui mange, tant elle est belle et rogoûtante.

Notre maître reprend sa santé et nous nouvelle vigueur.  
N. 120. Duplicate de la lettre de m. le marquis de la Chétardie à m. le comte de Luewenhaupt.

St. Pétersbourg, 6 décembre 1741 (10 heures matin).

Monsieur, c'est pour me conformer aux instructions réitérées de madame la princesse Elisabeth que je pourrais déjà traiter de Souveraine de la Russie que je vous fais passer diligemment ce courrier.

Le zèle des gardes pour la servir lui a paru tout propre à la mettre en état de réclamer les droits qu'elle avait à la couronne, et elle a d'autant plus compté sur leur fidélité qu'elle les avait instruites des dispositions de la Suède par les manifestes russes que v. e. a fait répandre et qu'elle leur a communiqués. Les suites ont répondu à son attente. Elle s'est mise cette nuit à la tête des grenadiers et a marché droit au palais où elle s'est assurée de la personne du Czar ainsi que de madame la Régente et du généralissime tandis, que des détachements des gardes ont été arrêtés tous les étrangers au service de cette cour-ci qui depuis tant d'années donnaient à la Suède de si justes sujets de se plaindre. Mais comme en consommant ce qu'elle avait entrepris avec tant de courage, on lui a rendu compte que v. e. était en pleine marche pour attaquer les russes, madame la princesse Elisabeth a souhaité que je ne perdisse pas un moment à vous informer d'un changement qui lui semblait devoir en apporter aux mesures que vous vous proposiez d'exécuter. Elle le désire encore par une suite des sentiments dont elle n'a pas attendu jusqu'à présent à donner des assurances à la Suède, et par le regret qu'elle aurait que les premiers instants de son règne fussent teints du sang des russes et des suédois.

Votre excellence en chargeant l'express que je lui envoie de ses dépêches pour Stockholm, si elle le juge à propos, m'obligera essentiellement en donnant ses ordres pour qu'il puisse s'y rendre en toute diligence.

P. S. — L'ouvrage est consommé dans toute sa plénitude. Tous les états de l'empire ont reconnu madame la Princesse Elisabeth pour Souveraine de Toutes les Russies avec une joie difficile à exprimer et qui n'a pu être égalée que par celle que les régiments des gardes ont manifestée lorsque m. le prince de Hesse-Hombourg leur a annoncé que cette Princesse acceptait la couronne de Russie.

N. 121. Le marquis de la Chétardie à m. de Mondameri.

St. Pétersbourg, 6 décembre 1741.

Monsieur, j'ai répondu le 28 novembre à vos trois dernières lettres. J'ai remis depuis à madame la princesse Elisabeth les exemplaires russes du manifeste que vous m'avez adressés. La satisfaction qu'elle en a eue fut encore augmentée par l'impression que cette circonstance parut faire sur ceux à qui elle la communiqua.

Une personne en qui cette princesse a une confiance entière, vint hier me parler, ainsi que je l'avais désiré. Je souhaitais l'entretenir pour apprécier positivement l'état du parti de la princesse Elisabeth. Les objets que nous discutâmes, quoique d'une nature à exiger les précautions que nous avions concertées il y avait quelque temps déjà pour le cas où ils seraient réellement susceptibles d'exécution, ne me semblant pas avoir une consistance suffisante, je marquai mes doutes sur l'existence. Il me réitéra pour les dissiper ce que la princesse m'avait dit plusieurs fois, et me peignit avec des couleurs si vives l'impatience que les gardes témoignaient pour agir, et la façon dont elles tourmentaient sans relâche la princesse Elisabeth pour qu'elle les y autorisât, que je fus obligé de prévoir que cette princesse serait peut-être forcée de céder au torrent.

Je ne pouvais dans cette extrémité que de m'occuper de la gloire de la princesse Elisabeth et de ce qu'exigeait celle du roi et de la Suède son allié. Je fis incontinent représenter à la princesse que ce motif si intéressant pour elle dans les commencements de son règne et si conforme d'ailleurs à la reconnaissance qu'elle conservait pour ses vrais amis, me faisait estimer nécessaire par rapport à elle qu'elle établit avec eux un concert et convint d'un jour où l'exécution qui s'ensuivrait de toutes parts, confirmerait pleinement ce qui avait été répandu publiquement ou avancé en secret par mon canal. Cette personne de confiance, dès que nous nous fîmes arrêtés au sentiment, fut en rendre compte à la princesse. Elle ne tarda point à revenir pour m'apprendre que la princesse Elisabeth approuvait entièrement mon idée, qu'elle me remerciait d'avoir songé à une chose que ses propres sentiments lui eussent inspirée sans l'état de préoccupation trop gênant où elle se trouvait, et qu'elle me laissait le maître de disposer du moment où je jugerais que l'exécution pût être combinée; que jusque-là elle n'épargnerait rien pour contenir son parti et en modérer l'excessive ardeur, et que ce ne serait que par la considération indispensable du danger qu'il y aurait à rebuter ceux qui manifestaient tant de zèle, qu'elle se prêterait à anticiper le terme que j'aurais fixé. Nous convînmes en conséquence que je dépêcherais demain un courrier et que le détour trop grand qu'il aurait à faire demandant un temps considé-

au comte d'Osterman et en le faisant vous aurez agi en ministre habile, puisque cette cour, quel que soit le dénouement, ne peut que savoir infiniment gré à la vôtre de votre attention. Il m'assurait qu'il n'en avait point parlé et qu'il n'en parlerait point au ministre de Russie, attendu qu'il n'y avait encore rien de fait et qu'on ne l'en avait instruit que préparatoirement; mais il me trompait: je n'ai pas tardé à découvrir que la veille il avait communiqué le tout au comte d'Osterman.

N. 119. Lettre du maître d'hôtel de m. de la Chétardie à sa fille.

St. Pétersbourg, la nuit du 5 au 6 décembre 1741.

Nous venons d'avoir la peur la plus cruelle. Nous avons tous couru risque d'être poignardés, mes compagnons ainsi que notre maître. Voici comment. Sur les deux heures après-midi, temps que j'écrivais la relation de l'ambassadeur de Perse, l'on est venu à notre palais et l'on a donné plusieurs coups à mes fenêtres qui sont fort basses sur la rue près du château. Un bruit de cette force me fit tenir sur mes gardes; j'avais deux pistolets prêts à tirer, si on avait voulu entrer, mais un quart d'heure après je vis 400 grenadiers de la garde de la cour à la tête desquels était la plus belle et la plus gracieuse des princesses. Elle seule, ferme, et sa suite marcha au château, le fait investir et entre dans le corps de garde et parle aux officiers et soldats de la garde de l'Empereur et de la Régente sa mère: «Suivez-moi, mes enfants, voici Elisabeth, la fille de Pierre le Grand, votre père qui vient vous demander secours pour monter sur le trône qui m'appartient de droit; suivez-moi, montez à l'appartement comme moi, sans quoi je vous fais tous arrêter». Aussitôt ils se prosternèrent tous à ses pieds et crièrent: «Vive Elisabeth, fille de Pierre, qu'elle règne sur-le-champ!» L'on a monté et on a enlevé l'Empereur, sa mère Régente, son père, le général son frère et toute sa cour que l'on a transférés dans le palais de notre gracieuse princesse Elisabeth sous bonne garde. Dans le moment tous les ministres et princes qui ont été contraires, ont tous été arrêtés, parmi lesquels étaient les ennemis de notre maître et des français; elle-même les a conduits chez elle et a ordonné que le jeune Prince soit traité comme des princes le méritent. Sur-le-champ les bourgeois, marchands et menu-peuple arrivèrent de tous côtés, entourèrent le palais et crièrent: «Vive Elisabeth!» Après que cette belle Princesse eût donné ses ordres elle envoya aussitôt son écuyer informer notre maître de ce qu'elle venait d'entreprendre; elle lui envoya son premier chirurgien lequel on avait empêché de donner à notre maître aucun secours depuis deux mois qu'il était malade; il était sans appétit et sans sommeil, et nous avions peur de le perdre; on avait défendu aux médecins de le secourir ni ceux de sa maison. Il était temps pour sa vie et la nôtre que le secours lui arrivât.

Sur les deux heures après-midi cette Princesse se promenait dans son traineau entourée des premiers de sa cour et suivie de 100 grenadiers, et toute la populace criant à haute voix: «Vive Elisabeth!» En passant devant notre palais elle cherchait la fenêtre où était notre ambassadeur, l'apercevant elle lui fit un salut plein de sagesse en souriant. Elle est arrivée au château au bruit de canon, et une bordée des troupes dans les rues criant: «Vive Elisabeth!» Elle s'est fait reconnaître